

NICE !

Lundi soir 13 Août

Auberge de jeunesse

Cohue. 280 personnes pour à peine 180 places : c'est du camping dans tous les espaces. Larguée. Quitté Monique à la frontière de Ventimiglia (je crois) qui voulait rentrer à Paris : Sainte-Anne oblige ! Où trouverai-je Jean et Lydou dans tout ça. Attente des lits de camp jusqu'à je ne sais plus quelle heure. J'ai tout laissé à la bagagerie, livres et papiers. Bagasserie, je devrais dire, et bagarrerie.

Ici une fille japonaise écrit ; lui demande un peu de papier. On ne parle pratiquement qu'anglais. Les filles toutes en groupe. Les mecs ne m'attirent ni ne m'inspirent confiance. D'ailleurs une bagarre, vite stoppée, mais de la violence dans l'air ; gens très excités.

Seulement rencontré un mec seul, après le repas, blond doré frisé, tout à fait extérieur à tout ça, peintre : Vivien ; il possède une énorme villa en ville (palmiers et tout !) mais il vient parfois dormir ici ! Il fait des ronds ; il me montre : de derviche tourneur, tout en couleurs, d'envergure humaine. Il attend, comme moi, son lit, où et quand et comment (lits de camp installés dans tout le bâtiment). On s'est à peine dit trois mots et on est restés à peu près une heure ensemble à la terrasse dans le jardin. Un autre ami à lui s'approche, venu à Nice pour enregistrer un disque (folk-jazz) : un comportement qui se voyait de loin.

Je viens de conseiller aux filles de ma chambre (5 + je) de se

fermer pendant la nuit, mais apparemment ça ne peut se faire à clef : on ouvre de l'extérieur... La porte donne sur le jardin tout à fait à l'arrière du bâtiment. En fait je suis très bien installée, salle de bains, douche, confort très propre.

Corps et tête comme une boussole en sortant de la gare : trouver la mer, le bord de côte, le centre-ville, la vieille ville, le marché, les bars mouvementés, la promenade... J'ai un plan de Nice, donné par l'office de Tourisme où on m'a dit de venir ici parce que partout ailleurs autres auberges de jeunesse et hôtels complets (15 août !). Ici, c'est loin, j'ai marché longtemps à pied, d'abord pour prendre mon bus (15 !), puis après l'arrêt.

Quand je suis arrivée c'était complet. Ce n'est qu'en insistant, voyant toutes ces filles sans dodo qu'on a obtenu des lits de camp. Les garçons dans des tentes montées en catastrophe dans le petit parc de l'auberge. Sinon — on nous dit — il vous reste la plage (je crois qu'il y a beaucoup de gens qui y dorment la nuit). Je verrai ça demain, car en fin de compte — sauf si je m'isole — c'est peut-être plus sympa. Ici c'est pas le pied, le genre de gens qu'on rencontre. Pas du tout la même ambiance ni les mêmes fréquentations qu'à Gênes. Pas cool du tout : petits groupes de vieux touristes en excursions, bandes de mômes, étrangers en voyage collectif, sinon un peu de loubards. Pourtant c'est le grand luxe (je crois aussi que c'est pour ça, le cadre qui fait mouche). C'est pas le genre solitaire calme en voyage.

15 Août. 10 h 25. Nice au matin.

Sur la plage. En bout.

Restent les duvets éparpillés, des gens endormis non, mais juste se réveillant. Bon OK c'est ici que je trouverai des gens sympas : repéré tout de suite l'endroit alors que la plage est immense. Les différentes places sur la plage, les classes parkées, les surfaces carrées de sable rapporté payantes et clôturées. C'est au flair sans doute : suis allée directo vers le coin où on dort la nuit. Viens de demander à l'instant à deux

Canadiennes qui sont avec un mec ; m'ont juste confirmé ce que je viens de te dire, puis aussi "Faire attention aux valeurs... non aux voleurs !" : attacher son fric sur soi, sinon peu ou pas d'agressions réelles ; pas froid. (Je compte piquer une couverture à l'Auberge.) Elles me disent qu'il y vient des gens seuls. Et surtout (c'est là la différence d'avec ailleurs : pierre et gravier brûlants) : on sera sans doute ici encore ce soir. OK ?

OK.

Les autres. Je parle pas des touristes qui se collent les uns aux autres sur le bord de l'eau. Les autres sont encore à moitié endormis ou parlent entre eux en petits groupes. La séparation est : d'un côté les touristes vers l'eau, de l'autre des groupes blottis contre le mur de la promenade (des anglais sans doute). En dehors de quelques petits lits de camp, on voit d'anciens nids (c'est très beau) : cailloux repoussés dessinant forme humaine. Ce sont les restes du corps, les traces du sommeil, espace oblong sans cailloux.

En venant, acheté Nice-Matin : il y a bien du jazz, mais pas à Nice. (Je suis bien, ici sur la plage). Achat d'un carnet petit format à spirales, BLEU (2F 50. J'ai décollé l'étiquette.) Je commence à me cuire un peu trop. J'ai laissé le chapeau et tous mes bagages à l'Auberge, dans la bagagerie fermée à clef.

15 Août. Soir. Nuit. Jardins de l'Auberge.

Y'a quelque chose qui va mal : j'ai perdu le briquet violet donné par Vivien (le peintre). Cette fois j'en suis sûre : c'est quelqu'un qui l'a gardé, mais je sais pas trop qui. Peut-être que je pourrai le retrouver demain dans le sable.

Je commence à me remettre dans ma peau, seule. Ça va beaucoup mieux. Témoignage historique ? Justification de soi ? Complaisance du moi ? J'accepte beaucoup mieux les gens. Ici est beaucoup plus calme qu'hier soir, pas de bagarres et d'agressions dans l'air. D'ailleurs je crois que ces mecs-là sont repartis. Je connais maintenant tout le monde. Il s'est passé

des trucs marrants toute la journée. Je vais sans doute rester à Nice plus longtemps que prévu. Le soir à l'Auberge (par précaution), le jour à la plage, ou dans la ville, surtout dans les jardins avec les fleurs. Puis ceux qui traînent là. Pas beaucoup de filles : dommage ! Cet après-midi je n'en ai rencontré qu'une, assez marrante.

Quand j'ai eu faim vers 13 h 30, je suis allée acheter du pain pour manger le fromage d'Italie que j'avais encore dans le sac, tout suant. Je suis allée m'installer dans un grand jardin face à la plage avec des mecs qui jouaient aux cartes. Tableau : un gitan bordelais, Rohni (7 ans de tôle pour avoir tué un chauffeur de taxi à Bx pour un truc vraiment crapuleux : récupérer sa voiture qu'on lui avait "commandée") ; vivait de troc, les puces, la brocante ; a tout laissé à sa femme (camion + magasin) et ses deux filles jumelles. Maintenant, fait surtout les vendanges pendant cinq mois par an, ensuite à quelque chose près : la manche. Un ivrogne bancal (jambe artificielle) assez répugnant ; je ne l'aime pas beaucoup. En congé-maladie depuis cet hiver. Décorateur-ensemblier de son métier. Il est plutôt du genre infect, mais parfois rigolo, avec son physique déglingué. Du genre à arrêter un bourgeois de Nice dans la rue pour lui demander : "Donnez-moi deux francs s'il vous plaît pour que je puisse prendre un café, car je dois voir absolument la suite du feuilleton et prendre des notes."

Deux cracheurs de feu récoltent tous les soirs quelques sous sur la plage ou dans les rues. (N'importe qui fait la quête le soir.) D'autres vendangeurs : un mec assez jeune qui bosse à Midnight-Express la nuit pour nourrir sa fille que sa femme élève (vivaient en concubinage, maintenant séparés) ; un autre mec très jeune (je pensais 19 ou 20 ans ; en fait il en a je crois, 25 ou 26), qui se pique, bien accroché ; fait des séjours en hosto, bosse, se reshoot, etc. Dans l'immédiat il compte se retirer quelque temps chez un ermite qu'il connaît en Dordogne, à Domme, un type qui a écrit des trucs sur l'Algérie qui vit tout seul au fin fond de la campagne, qui fait son pain, plante ses légumes et ne sort jamais de son périmètre. Il doit y partir avec sa copine Cathy, très sympa, mais elle

aussi bien accrochée. Elle ne fait rien, vit je ne sais comment, fait de beaux dessins qu'elle semble balader partout : elle me les a montrés, certains sont vraiment très forts. J'ai proposé que l'on parte tous les trois, mais lui ne pouvait pas à cause de l'hosto auquel il est lié par perfusion pire que Monique. Elle serait bien partie, sans problèmes.

16 Août

Matin j'écris à Monique. Le mec paumé — j'sais pas son nom — me découvre sur la terrasse avant que je parte en ville. Me colle, vient avec moi ; je passe au jardin voir si le groupe Gitan & cie est toujours là : personne.

Allons prendre un pot avec l'autre perdu. Il m'agace ; rien à se dire ; on repart ; je le laisse un peu plus loin avec 3 F pour des cigarettes. Je préfère vraiment être seule que de me traîner cet hurluberlu.

Vieille ville. Me balade, cherche un troquet tranquille. Y prend un sandwich + vin rouge. Hier soir après le repas c'est le mec du Relai qui subito a voulu me parler. Mal, très mal dans ma peau ; allons fumer un joint, il me raconte sa vie, en partie. Lui aussi en grande demande : ras-le-bol.

17 Août

Soir. Auberge.

Nuit dernière sur la plage avec un Corse. Hier toute l'après-midi (et jusqu'au soir 23 h dans un bar), avec lui. Puis dormons sur la plage. Avons tout planté là : les lits défaits, les chaussures en vrac, les cendriers pleins de mégots, les restes des 80 demoiselles et plus dont la danseuse à triple rang de perle et rauque accent suisse allemand.

Nice : des bourgeois, des touristes, des zonards, des babas, les toxicos et quelques loubards. On a vite fait le tour. La ville est tout un trafic, avec ses circuits et des jeux interdits. C'est sans doute Vivien et Georges, dit Johnny, les mecs les plus clairs. Les toxicos m'ennuient. Je récupère des bijoux ; on me

fait des cadeaux ; ce ne sont plus les billes ! Très mal ce matin, totalement perdue, après la nuit sur la plage. Il a plu — orage — ; nous étions à l’abri.

Antonio (Tony) n’est pas toujours très clair, pourtant comportement correct. Mais déroutant. Rester quelques jours avec lui à Cassis.

Très très mal ce matin jusqu’à ce que je le quitte vers 12 h. Je reviens au rendez-vous à 14 h après avoir mangé et joué avec Patrick (je crois) qui me rappelle assez fortement Christophe, en plus jeune, alors qu’il a le même âge.

La ville n’est jamais qu’un réseau.

Soir : revenu à l’auberge qui est vraiment pire qu’une famille !! (On sait (tout le monde !), que je ne suis pas rentrée hier soir).

À l’Auberge j’écris. Se retrouver seule. J’écris à Vivien.

Demain rendez-vous à Cannes avec une fille prolo arabe très belle, châtain foncé frisée qui vend de petits dessins “bruts” qu’elle fait, encres et crayons de couleur, pas plus grands que des cartes postales mais extrêmement “fouillés” ; une fille mal dans sa peau, née d’un Turc qui l’a abandonnée et d’une schizo folle à lier (énorme !), internée à vie à Metz.

Je compte quitter Nice demain.

18 Août

En effet je quitte le relais avec mes bagages. Vais à la gare et les dépose dans une consigne. Je vais vers la plage, rencontre Johnny (Georges) et l’autre cracheur de feu Quasimodo-Memo. Ils n’ont pas vu Tony hier soir. Je vais à mon rendez-vous de Cannes mais la fille n’y est pas. Je mange seule dans un restau et repars en longeant la plage ; je retrouve sur la plage les deux de ce matin ; ils me disent que vers 14 h Tony sera au rond-point vers le “Tom Pouce”. Je vais y prendre un pot : à 15 h toujours personne. Je repars au jardin et trouve la bande du Gitan (il me donne une photo) ; ils ont trouvé un petit chat noir (“Tigresse”). Je reste un peu avec eux, et Rohni (le Gitan) m’emmène prendre un pot ; il me parle de Vivien

qu'il connaît bien et qui lui tire les tarots et les cartes du Ciel ; il me dit : "c'est un très grand peintre." Il n'a même pas besoin de voir sa peinture pour le savoir, mais il l'a vue plusieurs fois chez lui, dans son atelier.

J'insiste pour que nous allions vers le rond-point puisque je cherche le Corse. Effectivement nous le trouvons tout de suite avec son cousin. Nous n'allons pas au café, mais revenons au jardin ; il joue aux cartes avec les autres puis je le vois seul quelques instants. Il a été vexé par mon refus d'aller à Cannes hier. Je lui explique pourquoi. Il sait que je suis allé manger avec Patrick hier à midi... Nous convenons qu'il me téléphone demain matin à 10h au relais d'Antibes pour que l'on se fixe rendez-vous. Il veut quitter Nice pour aller dans un village.

Ensuite je pars directement à la gare pour Antibes. Il me faut prendre un taxi pour aller à l'Auberge. La mer est en face, avec une petite plage. Je me baigne à 18h 15.

Cassis. Café de la Tour.

Le 23 Août. Soir.

(Suite après Nice.)

"Est-ce que Simone Signoret mourra un jour ?" titrait Nice-Matin. Et Orson Welles ? Un jeudi matin d'octobre, d'une défaillance du cœur, lui pour qui le cinéma a à voir avec Dieu ? Là où la Mort n'existe plus parce qu'elle existe en tant que telle, je vois (ou je lis) les mots : MORT SUBITE. Pour fuir les histoires, les "petites" histoires de famille. Les histoires de famille sont mortes. Et F. cet abruti sanguinaire et sauvage qui m'écrit de Belle-Île pour me parler du feuillage qui frémit des Morts... de la voix de ses ancêtres dans l'eau qui coule, l'arbre qui gémit, le feu... tout son passé puant d'assassin, lui qui ne croit jamais à l'invention et me dit que "je fais un creux dans le vide" avec mes peintures, mes *Pieces of life* !

Différence entre le nom et son adjectif. Les qualificatifs je m'en fous, je n'y suis plus. On pourrait dire : "Elle est verte ou elle est blanche ou elle est." "Qui est-elle ?" Elle est, c'est tout. Là où la mort n'existe plus.